

Problématique(s) de la temporalité

- | | | | |
|----------------------|-----------------------------|--------------------------|------------------------|
| Question
physique | Question
anthropologique | Question
grammaticale | Question
discursive |
|----------------------|-----------------------------|--------------------------|------------------------|
- Question physique : le sablier, la clepsydre puis les horloges servent à mesurer le temps ; la physique actuelle étudie la « dilatation » du temps (et sa rétraction).
 - Question anthropologique : lorsqu'on s'ennuie, le temps « ralentit » ; le temps nous rapproche de la mort. Voilà deux paramètres du temps anthropologique.
 - Question grammaticale : l'étude des temps verbaux (*tenses*) et des adverbes temporels dans leurs emplois phrastiques prend souvent une forme géométrique (axe).
 - Question discursive : construire un texte, c'est le doter d'une certaine temporalité.

On aura donc trois types d'objets

Notion globale de temps (dans le langage)

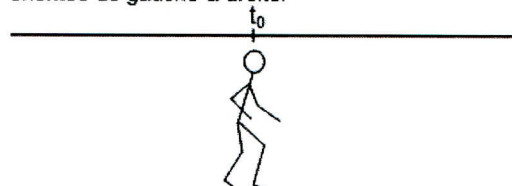
- | | | |
|----------------------------------|--------------------------|----------------------------------|
| temps-time
temps qui s'écoule | temps-tense
temps + ? | temporalité
temps du discours |
|----------------------------------|--------------------------|----------------------------------|
- C'est le temps auquel on se réfère (le temps du monde que l'on représente)
- C'est le temps des verbes et des adverbes (le temps porté par les mots)
- C'est le temps des actions représentées par le texte/discours

Le temps-time

C'est le temps physico-culturo-psychologique (d'où certaines difficultés d'ailleurs).
Mais une question est centrale : est-ce le temps de la succession des événements ou le temps de la succession des instants sur lesquels s'ancrent les événements ?
C'est une question très difficile parce que c'est la question du réglage de l'articulation subjectivité / objectivation dans l'activité langagière.
Tendre à objectiver le temps nous oriente vers la succession des instants et donc vers une saisie géométrisée ou géométrisable du temps. Cette vision géométrisée du temps entraîne la flèche du temps.

La « flèche » du temps

La « flèche du temps » est linéaire, continue et orientée de gauche à droite.



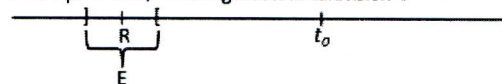
La flèche du temps apparaît vers 1920, mais elle devient implicite au 18^{ème} siècle.

Reichenbach Trois points de repère temporels

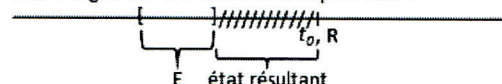
- S (*point of speech*) : le moment de la parole (JE parle), t_0
 - E (*point of event*) : le moment auquel se déroule l'événement
 - R (*point of reference*) : le moment d'où je considère l'événement (je propose la métaphore : « d'où porte le regard »)
- Paul regarde Marie :
- Paul regardera Marie :
- Paul avait regardé Marie :

Une réécriture géométrique actuelle

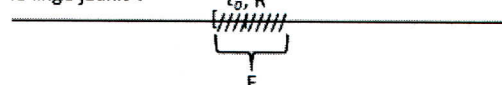
Hier après midi, Paul regardait la télévision :



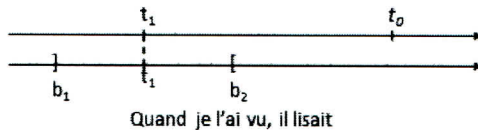
Paul a regardé la télévision tout l'après midi :



le linge jaunit :



Quelques problèmes



Autres problèmes :

- [X a raté son examen] : J'aurai donc travaillé pour rien
- [X tend un sucre à son chien] : C'est qu'il aimait ça le bougre
- [A quelqu'un qui vient d'acheter un vêtement alors que les soldes commencent la semaine prochaine] : tu l'achetais la semaine prochaine, tu le payais moins cher

7

Benveniste définit

deux types d'énonciation (1959)

L'énonciation de discours

- utilise tous les pronoms (*je, tu, il, elle, etc.*)
- utilise tous les temps verbaux sauf le passé simple

L'énonciation historique

- ne recourt qu'à *il, elle, ils, elles*
- utilise le passé simple, l'imparfait, le plus-que-parfait, le « prospectif » (X devait + infinitif), le « conditionnel »
- exclut le présent, le passé composé, les futurs simple et antérieur

8

Tempus de H. Weinrich

- En 1973, dans *Tempus* (trad. fse: *Le temps*), Weinrich propose 3 critères d'analyse :
- 1. L'attitude de locution
C'est le rapport entre le scripteur et son texte :
tension $\Rightarrow$ **commentaire** ; détension $\Rightarrow$ **récit**
- 2. La perspective de locution
C'est le rapport entre le temps du texte et le temps de l'action :
information rapportée $\Rightarrow$ **rétrospéction** ; information anticipée $\Rightarrow$ **prospéction**
- 3. La mise en relief
L'information peut être mise au **premier plan** ou à l'**arrière plan**

9

L'analyse de Harald Weinrich (1973)

Tps verbal	attitude de locution		perspective de locution			mise en relief	
	monde commenté	monde raconté	neutre	rétrospé	prospé	arrière-plan	premier plan
Présent	+	—	+	—	—	Ø	Ø
P. composé	+	—	—	+	—	Ø	Ø
Futur	+	—	—	—	+	Ø	Ø
F. antérieur	+	—	—	rétr. anticipée		Ø	Ø
Imparfait	—	+	+	—	—	+	—
P. Simple	—	+	+	—	—	—	+
P. q. parfait	—	+	—	+	—	+	—
P. Antérieur	—	+	—	+	—	—	+
Cond. Prst	—	+	—	—	+	Ø	Ø
Cnd. passé	—	+	—	rétr. anticipée		Ø	Ø

10

La catégorie du temps chez Genette

- Genette (*Figure III*, 1972) définit trois critères pour caractériser le temps dans les récits :
 - l'ordre des segments (ex. : début de *l'Iliade* : D – E – C – B – A) : analepse (rétrospéction) / prolepse (anticipation) ; début *ab ovo* ou *in medias res* ;
 - la durée : l'ellipse (« saut temporel »), la pause descriptive (description d'un lieu), la scène (récit dialogué avec ses effets de *mimēsis* vs *diēgēsis*), le récit sommaire (résumé) ;
 - la fréquence : récit *singulatif* ou itératif.
- Ces trois critères permettent d'articuler **temps de l'histoire** (temps de la « chose racontée ») et **temps du récit** (« pseudo-temps » dit Genette)

11

Un large spectre de possibilités

S'il vient demain, on s'en occupera	condition crédible
S'il venait demain, on s'en occuperait	condition éventuelle
S'il était venu hier, on s'en serait occupé	condition contrefactuelle
(et) si on s'en allait ?	suggestion
(ah) si je pouvais devenir architecte	souhait / espoir
(ah) si j'avais imaginé ça !	regret
Et si tu te taisais un peu [! ?]	ordre
Si jamais il recommence...	menace
[Vous pourriez... ?] Si ce n'est pas trop long	condition
Si ça marche ? [du tonnerre]	reprise de question
Si vous voulez mon avis, [...]	cadrage

12

EXTRAIT 1. « La durée et l'espace ont cela de commun, qu'ils sont l'un et l'autre susceptibles de *continuité* ; et, comme tels, l'un et l'autre renferment l'idée d'*étendue*. Ainsi, entre Londres et Salisbury, il y a une étendue d'espace ; entre *hier* et *demain*, on conçoit une étendue de *temps*. Toute la différence qu'il y a de l'une à l'autre, c'est que toutes les parties de l'espace existent ensemble et à-la-fois, au lieu que celles du temps n'existent que par *succession*. Nous pouvons, d'après cela, nous faire une idée du *temps*, en le considérant comme une *continuité de succession*. » J. Harris, *Hermes* (1751), chap. 7, p. 95 (trad. F. Thurot). Rééd. Droz, 1972.

EXTRAIT 2. « Quand mon fils avait six ans, je l'accompagnais d'habitude à l'école ; nous prenions ensemble le petit déjeuner, puis je fumais une cigarette et ensuite nous sortions pour nous rendre à l'école. Un jour m'étant levé plus tard que de coutume, je dis à mon garçon qui buvait tranquillement son lait : *Dépêche-toi, mon petit, car sans cela nous serons en retard*. La réponse ne se fit point attendre : *Mais, papa, me dit mon fils, nous ne pouvons pas être en retard, tu n'as pas encore fumé ta cigarette*. L'enfant avait certainement enregistré la succession régulière de certains événements, il disposait incontestablement de notions d'ordre temporel, bien que l'idée complètement développée d'un temps abstrait s'écoulant indépendamment des événements des événements qui se déroulaient autour de lui et auquel il eut fallu les reporter, lui fit encore défaut. » Eugène Minkowski, *Le temps vécu* (1933). Rééd. pp. 12-13.

EXTRAIT 3. « [...] Je me rendais compte que j'étais dans le métro, qu'on était arrivé à Odéon [...]. Puis j'ai continué à penser à Lan et j'ai revu ma vieille [...], je les ai tous revus, [...]. Il y avait Hamp qui jouait *Save it, pretty mamma* et j'écoutais chaque note, tu m'entends, chaque note et avec Hamp ça dure, [...]. Il y avait aussi ma vieille qui s'était mise à faire une prière interminable [...]. Bon, si je te racontais tout ça, cela durerait plus de deux minutes, [...]. Alors, tu vas me dire comment ça peut se faire que j'ai soudain senti le métro s'arrêter, [...] et que j'ai vu qu'on était à Saint-Germain-des-Prés, exactement à une minute et demi d'Odéon. [...] Une minute et demie du temps du métro et de celui de ma *montre* [...]. Alors comment peut-il se faire que j'aie pensé, moi, pendant un quart d'heure [...] ? Comment peut-on penser un quart d'heure en une minute et demie ? » J. Cortazar, « El perseguidor » (1959). Trad. fse : « L'homme à l'affût », *Les Armes secrètes*, Paris, Gallimard, 1963. pp. 242-244.

EXTRAIT 4. « Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée de thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi [...]. [...] Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul [...], aussitôt la vieille maison grise sur la rue [...] vint [...] s'appliquer au petit pavillon [...] ; et avec la maison, la ville, [...], la place [...], les rues où j'allais faire les courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. [...] toutes les fleurs de notre jardin [...], et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela [...] est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. » M. Proust, *Du côté de chez Swan*, pp. 47-48 de la Pléiade.

EXTRAIT 5. « L'étudiant de langues schizophrénique se trouvait, un beau jour d'été, assis avec son père sur un banc dans un parc public [...] En outre, il n'y avait pas beaucoup de gens en ce lieu [...] — cela au goût de l'aliéné, qui, en général, préférerait la solitude et le silence. Et quand des gens passaient, il pourrait certes placer un doigt d'une de ses mains dans l'oreille du même côté et un doigt de l'autre main dans l'autre oreille [...]. » L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Gallimard, 1970, p. 36.

EXTRAITS 6 à 22. Balzac, *Le Médecin de campagne*. Pléiade, Tome 9, pages 520-536

(E6) « Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie ! Donc elle demande que Dieu le protège, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu. » [pp. 520-521]

(E7) « J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore, monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille et dit : "Ça va bien !" Un de mes intrigants à panache qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'Empereur quand il s'en va. Oh ! raflé ! plus de panache. » [p.521]

(E8) « Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver. "Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la boule que d'ici à quinze jours vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers; mais, mes enfants, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a." Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. » [p. 521]

(E9) « Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre. Et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, l'on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. » [pp. 521-522]

(E10) « Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très bien, leur chipe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout. » [p. 522]

(E11) « Voilà des troupes qui se remplument; parce que, voyez-vous, l'Empereur,— qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors, le péquin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très judicieuses. » [p. 522]

(E12) « Dieu l'aidait, c'est sûr. Il [Napoléon] se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Evangile, [...], et ne dormait ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat te l'adopte pour son père. » [p. 522]

(E13) « Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit, [...], en ont une peur bleue comme du diable. » [p. 523]

(E14) « [En Egypte] Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mamelouk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et de la basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, [...]. » [p. 524]

(E15) « Pendant qu'il [Napoléon] s'occupe de ses affaires dans l'intérieur, où il avait idée de faire des choses superbes, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. » [p. 524]

(E16) « Junot, qu'était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. » [p. 525]

(E17) « Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé ! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons Empereur. » [p. 527]

(E18) « Or, quand ça fut fait, [...], il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. » [p. 527]

(E19) « Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'empereur va droit à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; [...]. » [pp. 527-528]

(E20) « Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami [à Napoléon], qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutient les Anglais, nos ennemis, [...]. » [p. 530]

(E21) « Alors mon câlin [Napoléon] distribue soi-même les croix, salue les morts; puis nous dit: "A Moscou ! — Va pour Moscou !" dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville ? Ça a été un feu de paille de deux lieues, qui a flambé pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises ! » [p. 532]

(E22) « Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. » [p. 532]